

www.e-rara.ch

Le conservateur suisse

Bridel, Philippe Sirice

Lausanne, 1855-1858

ETH-Bibliothek Zürich

Shelf Mark: Rar 38946

Persistent Link: <https://doi.org/10.3931/e-rara-88150>

Course au Saint-Bernard [...].

www.e-rara.ch

Die Plattform e-rara.ch macht die in Schweizer Bibliotheken vorhandenen Drucke online verfügbar. Das Spektrum reicht von Büchern über Karten bis zu illustrierten Materialien – von den Anfängen des Buchdrucks bis ins 20. Jahrhundert.

e-rara.ch provides online access to rare books available in Swiss libraries. The holdings extend from books and maps to illustrated material – from the beginnings of printing to the 20th century.

e-rara.ch met en ligne des reproductions numériques d'imprimés conservés dans les bibliothèques de Suisse. L'éventail va des livres aux documents iconographiques en passant par les cartes – des débuts de l'imprimerie jusqu'au 20e siècle.

e-rara.ch mette a disposizione in rete le edizioni antiche conservate nelle biblioteche svizzere. La collezione comprende libri, carte geografiche e materiale illustrato che risalgono agli inizi della tipografia fino ad arrivare al XX secolo.

Nutzungsbedingungen Dieses Digitalisat kann kostenfrei heruntergeladen werden. Die Lizenzierungsart und die Nutzungsbedingungen sind individuell zu jedem Dokument in den Titelinformationen angegeben. Für weitere Informationen siehe auch [Link]

Terms of Use This digital copy can be downloaded free of charge. The type of licensing and the terms of use are indicated in the title information for each document individually. For further information please refer to the terms of use on [Link]

Conditions d'utilisation Ce document numérique peut être téléchargé gratuitement. Son statut juridique et ses conditions d'utilisation sont précisés dans sa notice détaillée. Pour de plus amples informations, voir [Link]

Condizioni di utilizzo Questo documento può essere scaricato gratuitamente. Il tipo di licenza e le condizioni di utilizzo sono indicate nella notizia bibliografica del singolo documento. Per ulteriori informazioni vedi anche [Link]

nous allâmes saluer notre bon et ancien ami Abram Thomas, ce botaniste de la nature, qui, plus instruit encore par l'expérience que par l'étude, connaît à fond presque toutes les plantes de la Suisse, et qui a eu l'avantage d'en découvrir plusieurs, inconnues jusqu'à lui. Ses deux fils promettent beaucoup, parce qu'au goût inné de la botanique ils ont joint la science, l'aîné surtout, qui a séjourné quelques années à Paris et habité le *Jardin des plantes*.

Comme la nuit approchait, et que la pluie menaçait de nous inonder, nous nous hâtâmes de descendre à Bex, et nous allâmes nous reposer à l'*Union*, auberge qui, au dire des vrais connaisseurs en gastronomie, est une des meilleures des 13 cantons ou des 19, comme il vous conviendra; car le nombre n'y fait rien.

P. B.

COURSE AU SAINT-BERNARD

EN AVRIL 1801.

Nous partîmes de Vevey le premier avril, sous les auspices d'un printemps déjà très-avancé. Tous nos voyageurs nationaux et étrangers ont écrit tant de choses, soit vraies, soit fausses, soit hasardées, sur l'élysée imaginaire de Clarens, sur la forteresse romantique de Chillon, sur le bourg marécageux de Villeneuve, triste reste du *Pennilucus* d'Antonin; sur le château de Roche devenu célèbre par les ouvrages que le grand Haller y a composés; sur les fameuses

salines d'Aigle, et sur ces crétins dont l'aspect pénible semble diminuer le charme de cette belle contrée, que nous passerons notre chemin sans nous arrêter à répéter, à discuter, ou à réfuter leurs assertions historiques et leurs descriptions locales, leurs anecdotes et leurs conjectures ; mais nous nous arrêterons à Bex pour contempler un des districts les plus fertiles et les plus pittoresques du pied des Alpes : au pont du Rhône, pour admirer la hardiesse de cette superbe arcade, sous laquelle coule tout un fleuve ; à S^t Maurice, pour visiter ses inscriptions romaines ; son abbaye, l'une des plus anciennes de l'Eglise d'occident, puisqu'elle date de l'an 560 ; et son hermitage, taillé et comme suspendu sur les flancs d'une roche nue et escarpée, d'où la vue plonge dans cette profonde vallée, que les légions des Césars ont foulée tant de siècles avant que Bonaparte y fit passer les siennes.

Après avoir franchi cet important passage, qu'on peut appeler la première porte des Alpes et de l'Italie, nous vîmes coucher à Martigny : le gîte que nous choisîmes fut le *Cygne* ; l'hôte, quoique très-poli à notre égard, n'était pas de trop bonne humeur : il attendait d'une heure à l'autre l'ordre de mettre bas son enseigne, cette enseigne toute neuve, si bien peinte pour une enseigne de cabaret, qu'il avait si chèrement payée, et qui lui promettait tant de chalands. On se rappelle qu'à l'époque de notre révolution, on abolit tous les privilèges, et que sous ce prétexte on permit à tout le monde d'établir des auberges ; c'était une injustice ; car ceux qui avaient

acheté des maisons ayant droit d'enseigne, les avaient payées en conséquence, et devaient les regarder comme une propriété réelle, dont aucune puissance ne pouvait les dépouiller légitimement. Encouragés par cette abolition, plusieurs particuliers créèrent de nouvelles hôtelleries, et firent de grandes dépenses, soit pour les bâtir, soit pour les meubler. Ils espéraient se dédommager de leurs avances, sous la protection de la nouvelle loi sanctionnée par le corps législatif. Mais un arrêté de fraîche date, en remettant les choses sur l'ancien pied, ordonne que toutes les enseignes mises à des maisons qui n'en avaient pas le droit avant la révolution, soient incessamment enlevées : c'est ainsi (et cet exemple en est une des mille preuves) que dans les révolutions on fait toujours une seconde injustice pour réparer la première. On aurait pu et dû le prévoir. Puisse l'expérience éclairer enfin les races futures !

Le second avril nous partîmes pour le S^t Bernard, et nous allâmes en char jusqu'à S^t Branchier, deux fortes lieues plus haut que Martigny, par un chemin assez commode, quoique roide et serré en plusieurs points. Le plus grand obstacle que le voyageur y rencontrait pour lors, venait de deux grosses avalanches qui, tombées huit jours auparavant après de longues pluies, avaient obstrué le passage. La vallée d'Entremont dont nous suivions les détours, est étroite, arrosée par la Dranse, et bordée de hautes montagnes : celles de la droite sont boisées ; celles de la gauche sont cultivées jusqu'à une certaine hauteur. La vigne

y croît malgré l'âpreté du climat, et le vin qu'on y recueille est encore potable. On révoquerait en doute que le raisin pût y mûrir, si l'on ne se rappelait que les chaleurs de l'été sont tout autrement fortes dans les vallées des Alpes que dans la plaine, et que la neige, qui couvre de bonne heure les plants, empêche les racines des ceps de geler pendant l'hiver. Les habitants du pays que nous traversons ont bien moins d'industrie que ceux de Lavaux, entre Lausanne et Vevey; tandis que les terrasses qui soutiennent les vignes de ces derniers sont des chefs-d'œuvre d'art et de travail, les terres des premiers sont soutenues par des murs crus et si mal établis, qu'ils sont fréquemment entraînés par les pluies : la vigne, plantée sans ordre, est mal taillée et mal appuyée : on y met peu de fumier : du reste, le sol léger et graveleux paraît très-propre à ce genre de culture. A moitié chemin, on rencontre quelques charbonnières et quelques usines de fer. Le châtaignier prospère sur cette route, et y est très-multiplié.

S^t Branchier est un village assez considérable; les maisons sont en pierre, presque toutes couvertes en tuiles, et mieux entretenues qu'elles ne le sont communément en Valais. Je ne dirai point que nous rencontrâmes nombre de goîtreux et de crétins; c'est une chose à laquelle on s'attend : mais ce qui me surprit, ce fut de voir plusieurs jolis visages de femmes, quoique ce peuple soit généralement très-laid. A la laideur il joint la malpropreté, soit dans l'ameublement, soit dans l'intérieur des habitations : comme les chambres

ont des poêles très-chauds, et qu'ouvrir les fenêtres pour changer l'air est une hérésie, elles ont une odeur insupportable pour les étrangers : quant au moral, le peuple est religieux jusqu'à la superstition, et très-ignorant ; du reste, bon, hospitalier, sobre, infatigable. Le petit chapeau de feutre ou de paille des paysannes serait assez joli, s'il était plus propre : les habits des hommes sont d'un grossier drap brun, qui se fabrique dans le pays.

A S^t Branchier nous laissâmes notre char pour prendre des mulets : au sortir du village est une montée difficile et revêtue d'un mauvais pavé, après quoi la route devient large, ferme et très-belle : quoiqu'elle serpente sur les flancs de la montagne, à peine s'aperçoit-on qu'on monte : un char y roulerait aisément. Sur la droite sont des champs, où le seigle, l'orge et l'avoine croissent à merveille ; les noyers, cerisiers, pruniers, s'y trouvent en grand nombre ; plus haut pâturent les chèvres et les moutons. Les habitants engraisent soigneusement leurs terres, et voici la manière dont ils transportent leurs engrais : deux grands sacs de toile, placés sur chaque flanc du mulet, et attachés vers le milieu sur le bât, sont remplis de fumier ; le conducteur est assis en travers, et va souvent déposer sa charge à une lieue et demie de l'endroit où il l'a prise. Ce sont des garçons ou des jeunes filles qu'on emploie le plus communément à ces sortes de transports : après cela peut-on s'étonner que leur extérieur soit d'une saleté si dégoûtante.

A une demi-lieue de S^t Branchier, la route traverse une forêt de sapins embarrassée par d'énormes quartiers de roc, que le laps du temps ou les avalanches ont détachés du sommet des monts voisins : puis on passe sur un pont de bois la Dranse, qu'on avait côtoyée jusqu'ici : à ce pont finit le vignoble. La route jusqu'à Orsières est assez roide ; et comme la précédente, elle est coupée sur le flanc de la montagne. Les dernières pluies l'ont un peu dégradée, et plusieurs pans du mur qui la soutient du côté du précipice ont été renversés ; mais avec quelque travail elle sera bientôt réparée.

Orsières est un très-gros village, chef-lieu du district et résidence du sous-préfet : il est placé au bord de la rivière, dans un enfoncement auquel viennent aboutir plusieurs vallons latéraux : ses environs sont couverts de pommiers et de poiriers sauvages, dont les habitants recueillent le fruit pour faire du cidre. Cette paroisse est desservie par un religieux du S^t Bernard ; on la donne comme un lieu de repos à un des pères qui ont été le plus longtemps sur la montagne : ces sortes de cures sont très-recherchées et bien méritées ; elles dédommagent d'une jeunesse entière passée dans la solitude, dans l'abnégation de soi-même et dans les plus pénibles travaux. La distance de S^t Branchier à Orsières est d'une forte lieue.

Jusqu'à Liddes la route est à peu près la même ; seulement elle devient sensiblement plus roide. Les flancs de la montagne sont couverts de petits champs, soutenus par des enclos de murs crus : au-dessus sont

des forêts de sapins et de mélèzes ; celles-ci sont peuplées de grives, de merles, de gélinottes et de faisans : plus haut encore sont les lièvres blancs, les perdrix des neiges, les marmottes et les chamois : il n'y a pas de bouquetins sur ce revers de montagne, mais il en reste encore quelques-uns dans les Alpes du Val-d'Aoste. La chapelle de Liddes couronne une colline escarpée, d'où l'on voit derrière soi toute la route qu'on vient de faire, et devant soi le village, qui n'est pas fort considérable : ce qui frappe le plus les voyageurs, ce sont de vastes étendages, composés de longues perches placées en travers et par étages sur d'autres perches, qui leur servent d'appui : voici leur usage ; comme à l'époque de la moisson la terre est humide et les rosées très-abondantes, le blé qu'on vient de couper ne saurait mûrir et sécher sur la place ; pour suppléer à cet inconvénient, on le lie en javelles, et on le suspend à ces perches, où il se sèche bientôt au grand air ; puis on l'enlève de l'étendage pour le battre en grange : on fait de même et pour la même cause dans quelques vallées du pays des Grisons.

A Liddes nous commençâmes à trouver de la neige ; elle devint plus épaisse à mesure que nous approchions de S^t Pierre : de là nous ne vîmes plus de verdure. A ce village finit la région des forêts, et cesse presque toute espèce de végétation ; ce ne sont plus que des rochers nus, où je n'observai pas même le rosier sauvage, si commun sur les autres Alpes. Saint-Pierre, situé à deux lieues d'Orsières, est un bourg assez considérable : ses habitants s'entretiennent du

transport des marchandises qui passent d'Italie en Suisse et *vice versa*. Dans le premier cas, les muletiers de S^t Rémi les transportent jusqu'au couvent, où ceux de S^t Pierre vont les chercher : les uns et les autres ne dépassent jamais cette limite, sans doute d'après une convention très-ancienne. — On compte dans ce bourg environ 60 mulets, qui journellement montent la montagne et la redescendent ; leur charge ordinaire est de 500 livres : la taxe d'un mulet, y compris l'homme qui l'accompagne, est de 25 batz, outre un batz pour le commissaire qui le commande ; mais les étrangers payent communément quelque chose de plus.

Il faut avoir habité les Alpes pour sentir tout le prix du mulet. La nature semble l'avoir destiné à y vivre pour soulager l'homme dans ses travaux. Sobre, il se contente d'un peu de foin mêlé de paille hachée : infatigable, il marche jusqu'à ce qu'il succombe sous le poids de sa charge : prudent, il choisit ses pas et se tire des endroits les plus difficiles : intelligent, il observe les obstacles qui se présentent devant lui, et il les évite : enfin d'une patience inépuisable, son maître le maltraite et l'oublie, sans qu'il paraisse s'en apercevoir. Mais avec ces bonnes qualités le mulet a ses défauts : il est opiniâtre, rancunier, vindicatif, moins, il est vrai, à l'égard de son conducteur que des étrangers. Un mulet de 4 ans coûte ici de 18 à 20 louis : il est de bon usage pour la montagne jusqu'à 8 ans ; après quoi on le vend dans la plaine, pour servir au labourage, ou à des transports moins difficiles. Cet

animal monte aisément, quelque lourde que soit sa charge ; mais à la descente, il est sujet à broncher, surtout s'il chemine isolément ; car, aimant beaucoup la compagnie de ses semblables, il s'ennuie et ne fait aucune attention à la route, quand il est seul : il marche toujours le plus près qu'il lui est possible du précipice ; ce qui inquiète et effraye l'étranger peu accoutumé à cette monture ; mais c'est une suite de l'intelligence de cet animal : il a observé que lorsqu'il est chargé, il est exposé à s'accrocher ou à heurter contre les rochers qui bordent communément un des côtés de sa route, ce qui lui occasionne des chutes : pour éviter cet inconvénient, il marche sur le côté, et par conséquent au bord du précipice. Quand la neige est amollie par les rayons du soleil, ou que l'été commence à la fondre, le mulet est beaucoup plus sujet à s'enfoncer et à tomber : les conducteurs ont alors beaucoup de peine à le relever ; les uns le soulèvent par la queue ; les autres par le col ; s'ils ne peuvent en venir à bout, ils prennent le parti de le décharger, et de le recharger ensuite ; ce qui leur consume beaucoup de temps : mais le plus grand des malheurs pour le muletier, c'est lorsque l'animal se casse une jambe, et cet accident n'est pas rare ; alors, pour ne pas le laisser souffrir, on l'assomme sur la place : car les fractures du mulet, tout comme celles du cheval, ne peuvent se raccommo-der : quelquefois il roule dans les précipices ; et s'il a le bonheur de ne pas périr en tombant, on le retire avec des cordes : la tactique du mulet consiste à marcher exactement sur les traces

de ceux qui l'ont devancé, et il faut le laisser faire : en général il est ennemi de toute contrainte.

Nous couchâmes à S^t Pierre à l'enseigne du *Cheval-blanc*, où nous fûmes mieux logés et mieux nourris que nous ne l'espérions : on y a peu de provisions, surtout en carême ; les figues sèches, le riz, les pommes de terre et le pain n'y manquent cependant jamais. Le lendemain nous prîmes des mulets pour monter au couvent, situé trois lieues plus haut : la première heure se fait au travers des rochers le long de la Valsorey, torrent qui prend sa source tout près du couvent, et va se jeter dans la Dranse : au-delà est une vaste plaine, bordée à droite et à gauche par des groupes de hautes montagnes ; on ne saurait s'en faire une plus juste idée, qu'en la comparant à un plan incliné. Comme la nuit avait été froide, la neige portait, et nous nous élevions sans difficulté : ce plan, qui a une demi-lieue d'étendue, offre en été de bons pâturages ; on y rencontre quelques chalets, moins commodes que ceux de la Suisse : les nombreux troupeaux de moutons qui viennent chaque année d'Italie pour s'engraisser ici, paissent sur les sommets qui dominent cette plaine ; près de là, les pères du St. Bernard ont un chalet et un alpage d'environ 80 vaches. Ils ne possèdent pas ce nombre ; mais ils le complètent en louant quelques vaches des paysans de la vallée. Ce troupeau leur fournit le beurre et le fromage nécessaires à la consommation de leur maison : en hiver, leurs vaches descendent à Martigny, et sont entretenues dans le prieuré qui appartient à l'Ordre.

C'est ici que les perdrix blanches habitent en grand nombre : on ne les voit guère qu'en temps d'orage ; alors elles volent tumultueusement çà et là : mais quand le ciel est serein , elles sont remisées , et ne partent que lorsqu'on les approche de très-près. Leur chair est moins estimée que celle des perdrix de la plaine. Les paysans les prennent au lacet : ils tirent aussi à l'affût beaucoup de marmottes , moins pour les manger que pour la fourrure et la graisse , qui servent à différents usages. Les chasseurs observent pendant l'été les endroits qu'elles fréquentent ; et en automne , quand elles sont engourdies , ils vont les déterrer : divers indices leur font connaître les creux où elles se sont retirées ; ils en trouvent fréquemment une quinzaine qui dorment ensemble , cachées dans le foin qu'elles ont amassé durant la belle saison et transporté dans leur terrier : on vend celles-ci aux petits Savoisien , qui vont de lieux en lieux promener *la marmotte en vie , la pièce curieuse* : je ne sais pourquoi le nombre de ces petits professeurs d'histoire naturelle diminue journellement. Quant aux chamois , à l'entrée de l'hiver , ils descendent dans la vallée , se gâtent au fond des forêts , et y vivent jusqu'à ce qu'ils aient mis bas : puis accompagnés de la nouvelle colonie , ils regagnent au printemps les hautes Alpes , où ni leur agilité , ni leur prudence , ne peuvent les dérober au plomb meurtrier des chasseurs. En général , il y a peu de pays qui fournissent autant de gibier que le Valais : cependant les réglemens de chasse n'y sont point observés ; on tue en toute saison ; et de

plus on tend partout , et pour toute espèce de fauves et d'oiseaux , des lacets plus destructeurs que le fusil. Le gibier du Bas-Valais est transporté à Martigny , d'où il passe en grande partie dans le Pays-de-Vaud et jusqu'à Genève. Il se fait aussi à Martigny un bon commerce de plumes et de pelleteries du pays.

Après avoir traversé le premier plan dont j'ai parlé, la route circule entre des massifs de montagnes , qui aboutissent à un second plan du même genre que le premier , mais d'une moindre étendue: enfin au détour d'un vaste rocher , on aperçoit le couvent , perché sur le point le plus élevé, non de la montagne , mais de la route. On ne le découvre guère qu'au moment d'y arriver : le dernier pas qui y conduit est très-roide. Nous fûmes charmés d'atteindre le sommet , car il faisait une chaleur suffocante , quoiqu'il ne fût que dix heures du matin : d'ailleurs la neige avait un éclat si éblouissant , que notre vue en était fatiguée. Pour parer à cet inconvénient , la plupart des voyageurs portent un crêpe noir sur le visage ; les lunettes vertes ne remplissent pas le même but , parce que la transpiration les ternit à chaque instant , et oblige de les ôter pour les essuyer. Nous ne fûmes pas peu surpris de nous trouver les uns et les autres aussi hâlés , que si nous eussions fait dans la plaine un voyage de huit jours pendant les ardeurs de la canicule. C'est à la chaleur réfléchie par la neige qu'il faut attribuer cette couleur hâve qui caractérise les habitants de ces montagnes : plusieurs même perdent la vue de très-bonne heure.

J'observai aussi que le ciel était d'un bleu beaucoup plus foncé que dans la plaine ; et il doit l'être , parce que les vapeurs qui nagent dans l'atmosphère , modifient sa couleur , et qu'à la hauteur où se trouve le S^t Bernard, la couche de l'air atmosphérique est beaucoup moins considérable que dans la vallée. Il peut arriver aussi que cette couleur plus foncée soit moins réelle qu'accidentelle , c'est-à-dire , qu'elle provienne de ce qu'on regarde le ciel avec des yeux fatigués par l'éclat éblouissant de la neige. En effet , si après avoir marché sur la neige frappée par les rayons du soleil , vous arrivez dans un endroit qui soit à l'ombre , la neige pendant longtemps ne vous paraît plus blanche , mais grisâtre : c'est donc aux diverses affections de l'organe de notre vue qu'on doit attribuer l'une et l'autre de ces apparences.

Le bâtiment principal du couvent est un carré long, construit solidement en pierre, ayant un étage et un rez-de-chaussée : au bas est une vaste salle, où l'on reçoit les passagers ; près de là est une cuisine spacieuse et bien éclairée, où l'on fait , surtout en hiver , un grand feu dont les voyageurs profitent , et dont ils ont souvent plus besoin que de lit et de nourriture. Au-dessus de la cuisine est le réfectoire ; il communique avec elle par une trappe, qui sert à faire passer les plats par la voie la plus courte , ou à donner les ordres nécessaires. Le réfectoire est propre, très-clair, orné de quelques tableaux , chauffé par un excellent poêle : les tables, les chaises, faites de bois de noyer,

sont entretenues avec tant de soin , qu'on pourrait se mirer dans le brillant de leur surface.

Le long du bâtiment règne un grand corridor , qui sert de dégagement aux chambres et aux cellules : il est décoré des portraits des prieurs de l'ordre. Ces portraits ne sont certainement pas des chefs-d'œuvre de l'art ; mais ce qui vaut mieux, ils conservent les traits de plusieurs vertueux cénobites. Les beaux tableaux flattent le goût et amusent l'amateur : ceux-ci parlent au cœur , et sont pour tout homme sensé une grande leçon de religion et d'humanité. L'extrémité du corridor aboutit à l'église ; celle-ci est petite , mais jolie : on y voit quelques bons tableaux : l'autel est décoré avec goût : les boiseries du chœur sont sculptées avec un art et un travail infinis , surtout celles qui représentent le crucifiement du Sauveur ; c'est l'ouvrage d'un père qui habita jadis ce couvent : les autres sont plus modernes et moins finies. On y trouve encore un orgue , qui ne paraît pas fort ancien.

Vis-à-vis du bâtiment principal , on en a construit , il y a peu d'années , un moins considérable , où sont diverses chambres meublées ; c'est un subsidé, lorsque le nombre des passagers se trouve plus considérable que de coutume : le couvent ne pourrait suffire à les loger tous ; car il y a tel jour où plus de 500 personnes, allant en Italie ou en venant, y ont reçu l'hospitalité.

Ces deux maisons sont certainement les habitations les plus élevées , non-seulement de l'Europe , mais de tout l'ancien continent , puisque , d'après les observa-

tions de feu monsieur de Saussure , elles sont à 1257 toises au-dessus du niveau de la mer. Aucun de ces chalets où l'on ne séjourne qu'une partie de l'été , n'est à cette hauteur : et ici l'on passe toute l'année. Cette position dans une gorge étroite , entre des montagnes excessivement roides et dénuées de tout arbuste , et sur la route des vents les plus violents , est très-exposée aux avalanches : il n'y a pas si longtemps qu'il en tomba une contre la porte du couvent , qui l'enfonça et l'entraîna jusqu'au mur opposé : néanmoins il subsiste depuis plus de neuf siècles , cet hospice , au milieu des éléments ligués pour le détruire. Certes ! il en faut convenir , c'est une Providence particulière qui veille sur sa conservation , comme elle veille aussi sur celle des pères ; car , quoiqu'ils descendent la montagne dans les saisons les plus périlleuses et par les orages les plus affreux , pour aller à la rencontre ou au secours des voyageurs , on n'a pas d'exemple qu'un seul d'entre eux soit péri en remplissant ce pieux office. — Ceux qui ne croient ni à la Divinité , ni à la Providence , riront de ce paragraphe , et nous n'avons garde de leur envier ce petit accès de gaîté.

Une source de l'eau la plus fraîche et la plus limpide suffit aux besoins du couvent ; elle ne gèle jamais entièrement , même dans les hivers les plus rigoureux. On ne croirait pas que cette source ait été le sujet d'un procès également long et dispendieux entre le roi de Sardaigne et la république de Valais : chaque partie voulait bien en affecter l'usage à l'hospice , auquel elle est absolument nécessaire , mais chacune aussi

en revendiquait la propriété : des commissaires furent envoyés pour vérifier sur le territoire de laquelle des deux puissances naissait cette source ; la chose est demeurée indécise , et le procès ne sera vraisemblablement jamais jugé.

L'alpage dont j'ai déjà parlé, fournit au couvent le fromage et le beurre dont il a besoin : toutes les autres provisions , pain, vin, viande, poisson, riz, légumes, y viennent à dos de mulet, et de fort loin la plupart, ce qui entraîne des frais très-considérables ; mais ce qui coûte le plus d'argent et de peine, c'est la provision de bois ; on le tire d'une forêt située à 4 lieues au moins du couvent, dans la commune d'Orsières. Les chevaux que les pères entretiennent dans leur domaine de Roche , sont occupés pendant tout l'été à ce long et pénible transport, à travers les rochers et les neiges. Cette consommation est très-grande, puisque à l'exception d'un petit nombre de jours du mois d'août, les poêles sont chauffées toute l'année, et que le feu est presque perpétuel au foyer de la cuisine. Cependant pour l'épargner, les pères se condamnent à une cruelle privation ; c'est celle de coucher, même en hiver, dans les chambres froides : quand ils ne peuvent en soutenir la température glaciale, ils se réunissent dans le réfectoire.

Près du couvent, et du côté qui regarde l'Italie, est un petit lac de l'aspect le plus triste, qui peut avoir 20 minutes de tour : ses eaux sont noirâtres, et ont, dit-on, 40 pieds de profondeur vers le milieu ; son écoulement produit un ruisseau qui descend dans la

vallée d'Aoste : aucune verdure n'égaye ses rivages mélancoliques ; aucun poisson n'habite ses ondes glacées ; on a vainement tenté à différentes reprises de l'empoissonner ; mais on n'a jamais réussi : il est gelé pendant 9 à 10 mois de l'année, et en hiver on passe dessus sans qu'on l'aperçoive. — Dans ces alentours n'habite aucun animal vivant que la *niverolle* ou moineau des neiges (*fringilla nivalis*), dont le chant peu varié interrompt de temps à autre l'éternelle solitude de ces rochers.

Ainsi que je l'ai déjà remarqué, l'hospice du S^t Bernard est le point le plus élevé où l'homme ait hasardé de fixer sa demeure : le baromètre que j'observai dans le réfectoire, et qui me parut assez bon, était ce jour-là à 26 pouces. — Comme il n'y a pas de terre autour du couvent, un petit caveau taillé dans le roc sert de cimetière ; là reposera, en attendant la résurrection, un pauvre enfant d'un mois, qui mourut hier sur les bras de sa malheureuse mère, pendant qu'elle passait la montagne : c'était une famille savoisiennne, qui allait chercher du travail dans la vallée d'Aoste : voyage nécessaire sans doute, mais qui s'achèvera dans le deuil et dans les larmes. Puisse être là leur dernière épreuve !

A une forte demi-lieue en-dessous du couvent, sur la route du Valais, il y a un bâtiment appelé le *petit hôpital*. C'est d'un côté une voûte souterraine, où les passants peuvent se mettre à l'abri du froid et de la tempête, et où un domestique du couvent laisse, dans les mauvais jours, du pain, du fromage et du vin, à

l'usage des voyageurs harassés ; de l'autre côté est un caveau, destiné à recevoir les corps des inconnus qui perdent la vie dans ce passage. Ils y sont exposés dans leurs vêtements, pour qu'on puisse plus aisément les reconnaître : l'air y est si froid, que tel cadavre y est resté un an sans être défiguré, et sans donner de signes visibles de putréfaction.

Du côté de l'Italie, à peu de distance du couvent, est le *plan de Jupiter* ; là s'élevait du temps des Romains un temple à Jupiter-Pennin. Des inscriptions, des médailles, des instruments de sacrifice, trouvés parmi des débris de constructions en pierre et en brique, en sont les monuments. La montagne elle-même avait très-anciennement le nom de Jupiter (*mons Jovis*), d'où lui est venu ensuite par corruption celui de *Mont Jou*. Ce passage était aussi fréquenté jadis, et plus encore que de notre temps : on le regardait comme très-dangereux ; preuve en soit le grand nombre d'*ex-voto* païens trouvés dans les fouilles faites au *plan de Jupiter*. Au point le plus élevé du passage était une colonne milliaire, qu'on voit encore dans le bourg de S^t Pierre, où elle a été transportée : elle porte le nom de Constantin-le-Jeune, et indique XXIV mille pas, sans doute jusqu'à Martigny ; ce qui est exactement conforme à l'itinéraire d'Antonin, dans la voie romaine de Milan à Mayence par les Alpes-Pennines, qui compte pareille distance du S^t Bernard à Martigny (*Summo pennino-Octoduro*). — S'il y a eu un temple païen dans ces hauts lieux, il n'est pas également prouvé qu'il y ait eu un hospice, comme l'ont avancé

sans fondement quelques voyageurs. — La plus ancienne trace de cet établissement est dans une chartre de Louis-le-pieux, de l'an 852, qui fait mention d'un abbé du *Mont Jou**, nommé *Valgaire* : ensuite le cartulaire de l'église de Lausanne dit positivement que Hartmann, qui obtint cet évêché en 850, était aumônier du couvent du Mont Jou : malgré ces documents, on en fait communément honneur à un gentilhomme des environs d'Annecy, nommé Bernard de Menthon, archidiacre de la cité d'Aoste, qui en 962 fonda ou rétablit cet hospice, et lui laissa le nom de S^t Bernard, que toute la montagne prit aussi dès ce temps-là. Les armoiries du couvent sont deux colonnes, parce qu'anciennement deux piliers de pierre fixaient près de l'hospice les limites du Valais et de l'Italie. Au reste, on ne connaît qu'imparfaitement l'histoire de ce monastère, parce que ses archives périrent en partie dans un incendie arrivé vers le milieu du XVI^e siècle : le reste fut soustrait, lorsque après un long procès avec la cour de Turin, qui prétendait que le prévôt du couvent était à sa nomination, Benoît XIV, par une bulle du 14 août 1752, laissa aux religieux la libre élection; alors le roi de Sardaigne s'empara de tous les biens que l'abbaye avait dans ses Etats, et plusieurs titres très-importants passèrent dans les archives de Turin.

Cet établissement est desservi par des religieux de l'ordre régulier de S^t Augustin, qui font leurs études à Sion. Le but de l'institution est de remplir les devoirs

* Voir les Mémoires et Documents de la Société d'histoire de la Suisse romande, tome VI, page 34. (Edit.)

d'une hospitalité gratuite envers tous ceux qui traversent la montagne, sans distinction de sexe, de pays et de religion. Arrivés à l'hospice, tous les hommes sont frères et égaux : tous ont droit aux mêmes services et aux mêmes bienfaits. On donne à chacun gratis une petite mesure de vin, une ration de pain et de fromage, ou quelque chose d'équivalent. Si les passagers sont malades, on les soigne ; s'ils sont blessés, on les panse ; s'ils sont dans la misère, on leur fait l'aumône. Lorsqu'il est trop tard, ou trop dangereux de descendre la montagne, chacun obtient un bon lit ; car il y en a plus de 60 destinés à cet usage : on n'exclut et l'on ne congédie personne ; l'homme à son aise qui veut marquer sa reconnaissance du bon accueil qu'il a reçu, trouve dans l'église un tronc destiné à recevoir son offrande volontaire : la somme qui provient de ces dons est ordinairement très-médiocre, et s'applique tout entière à faire la charité aux pauvres voyageurs.

C'est surtout en hiver et dans les temps d'orages, toujours très-violents sur cette montagne, qu'on sent toute l'utilité de cet établissement : lorsque le ciel est couvert de nuages menaçants, ou que des brouillards cachent au voyageur la route qu'il doit tenir ; lorsque le tonnerre gronde avec un fracas épouvantable, que les vents mugissent dans les rochers, que les avalanches se détachent et entraînent tout ce qu'elles rencontrent dans leur chute dévastatrice, que la neige tombe et couvre le chemin à la hauteur de plusieurs pieds ; lorsqu'en un mot toute la nature semble conjurée à la perte du malheureux passager ; alors ces bons

pères, accompagnés de domestiques nommés *marronniers*, dont la principale fonction est d'aller à la découverte, et précédés de leurs chiens fidèles, vont à sa rencontre, le soutiennent, le conduisent, et même, s'il ne peut plus marcher, ils le portent au couvent.

Leur apparition inattendue est alors semblable à celle d'un ange bienfaiteur qui vient arracher l'homme à un trépas inévitable. Il arrive souvent que les voyageurs engourdis par le froid et couchés sous des monceaux de neige, n'offrent à l'œil aucune trace visible; mais, à quelque profondeur qu'ils soient, les chiens les découvrent bientôt. Un instinct admirable les porte à gratter la neige, comme pour indiquer la place où un homme est enseveli : alors les pères, armés de longues perches, le retirent de ce froid sépulcre. S'il n'est qu'évanoui, on lui donne les secours de l'art, et on le rappelle à la vie; s'il est mort, on lui rend les tristes et pieux devoirs de la sépulture. Combien de personnes ont été arrachées au trépas par ces vertueux cénobites! Combien d'autres leur doivent l'usage de leurs membres, qu'un instant de retard leur eût fait perdre pour toujours! Lorsqu'un homme a un membre gelé, on plonge la partie affectée dans un vase rempli d'eau et de neige; on la frotte doucement et longtemps, jusqu'à ce que la circulation du sang soit rétablie : ce moyen ne réussit pas toujours : alors il ne reste de ressource que dans l'amputation. Il y avait ci-devant dans l'hospice un père très-habile en chirurgie, qui a fait plusieurs belles cures, et qui est maintenant attaché à la paroisse d'Orsières. Dès que

le temps devient mauvais, ou que la nuit est obscure, un père descend, guidé par un ou plusieurs chiens, et va observer la montagne; il ne retourne à l'hospice que lorsqu'il est bien assuré que personne n'a besoin de ses secours : ces visites sont des plus périlleuses, parce que le vent, balayant la neige ou la faisant tourbillonner, efface bientôt toute trace de chemin : il est vrai qu'on a soin de l'indiquer par des pieux plantés de distance en distance; mais l'orage les renverse souvent : les chiens seuls ne méconnaissent jamais la route; leur instinct, plus clairvoyant que la raison de l'homme, les empêche de s'égarer : sans de tels guides, les religieux seraient quelquefois dans l'impossibilité de remplir les charitables devoirs de leur institut.

Disons un mot de ces chiens si célèbres dans toute l'Europe, et certes ils méritent bien une mention honorable; car c'est une race si admirable et si précieuse, qu'on ne saurait trop la faire connaître. Leur taille est moyenne; leur couleur est fauve, mêlée de quelques taches blanches; leur caractère est extrêmement doux; ils ne mordent jamais, et aboient rarement à l'arrivée des voyageurs : ils vont souvent seuls à leur rencontre jusqu'au pied de la montagne, les caressent, leur servent de guides, et les amènent au couvent. Ils ont cependant quelque aversion pour les mendiants et pour ceux qui sont mal habillés, aversion qui du reste leur est commune avec tous les chiens. J'ai déjà parlé de leur instinct admirable pour retrouver les traces du chemin, ou pour indiquer le voyageur enseveli sous

les neiges : cependant on se trompe quand on croit qu'ils doivent ces talents à la seule nature ; ou que , comme on l'a avancé , ils se dressent les uns les autres : ce sont les pères qui les dressent , et cette éducation , qu'on pourrait nommer *hospitalière* , exige beaucoup de soins et de patience : il est vrai que les jeunes s'accoutument aisément à faire ce qu'ils voient faire aux plus vieux . Cette race aime singulièrement la neige , et trouve beaucoup de plaisir à se rouler dans celle qui est fraîchement tombée . Ils préfèrent les montagnes à la plaine . Ceux qu'on élevait au château de Bonmont sont péris : mais je me rappelle avoir vu en Danemark un jeune chien de cette race , que les pères du S^t Bernard avaient donné à M^r de Connink . Il se plaisait beaucoup dans le nord , et y était extrêmement gai , surtout en hiver . Son maître me dit qu'il se proposait d'en faire venir d'autres , pour nationaliser cette espèce en Norwége , où l'on espérait en tirer beaucoup d'utilité . Je suis impatient de savoir , au cas que ce projet se soit réalisé , s'ils conserveront leur instinct , et s'ils seront dans les montagnes de Darefield précisément ce qu'ils sont au S^t Bernard . On avait accusé les soldats français d'avoir tué plusieurs de ces utiles animaux , à leur passage ou pendant leur séjour sur la montagne ; c'est une calomnie , que je me fais un devoir de réfuter ; et je me rappelle que déjà dans le temps ils réclamèrent , par la voie des journaux , contre cette accusation injurieuse : ce fut une épidémie dont on ignore la cause , qui enleva la plupart de ces chiens , et les réduisit à un très-petit nombre : cette perte sera

bientôt réparée : une des femelles vient de mettre bas trois beaux petits.

Pour subvenir à ses nombreuses dépenses , le couvent a des revenus fixes qui proviennent de ses domaines et de quelques redevances foncières. Bien plus riche autrefois , il possédait sur la fin du XIII^e siècle 79 bénéfices , dont il ne lui reste pas plus de 10 actuellement ; ses ressources ont été fort diminuées dans ces derniers temps , par la perte de tout ce que l'ordre possédait sur les terres de S. M. Sarde. L'excédant des dépenses sur les revenus fixes est couvert par une collecte ou quête annuelle , qui se fait en Valais , dans une partie de la Suisse , dans le comté de Neuchâtel et à Genève. Un père m'a dit , que malgré les malheurs des temps , la charité des âmes bienfaisantes ne s'était point refroidie. La collecte de 1800 a été , il est vrai , un peu inférieure aux précédentes ; mais tout annonce que celle de 1801 les surpassera. On sait que l'ordre a beaucoup souffert , qu'il a été surchargé par les passages militaires , et même forcé d'entamer ses capitaux , et chacun en conséquence s'empresse à le soutenir. L'année que Genève fut réunie à la France , le frère quêteur , en y arrivant , reçut du citoyen Felix des Portes l'ordre d'évacuer incessamment la ville , et il se retira sans collecter ; mais cette année , le citoyen d'Eymar , préfet du département du Léman , homme d'un mérite reconnu , a non-seulement accordé les trois jours d'usage au frère quêteur , mais il l'a encore protégé et appuyé avec toute la bienveillance imaginable : chaque commune du canton de Berne

continue à payer exactement la rétribution annuelle à laquelle elle s'était taxée sous l'ancien régime : c'est le révérend père Roll, de Bulle au canton de Fribourg, qui est actuellement chargé de cette recette dans le Pays-de-Vaud et à Neuchâtel.

Quel motif peut engager des hommes à s'établir dans cet affreux désert ; à habiter parmi des rochers si froids et si stériles, que la laitue et le chou ne peuvent venir à maturité dans les lieux les plus abrités ; à vivre au milieu de frimas si soutenus, qu'il y gèle et qu'il y neige en plein midi pendant la canicule ; à se soumettre aux privations les plus longues et aux fonctions les plus pénibles ; à consumer leur santé et leur vie au service de voyageurs la plupart souffrants et pauvres ? Il n'en est qu'un, la religion. Non ! il n'y a que la religion qui puisse faire entrer dans cet ordre ; il n'y a qu'elle qui puisse soutenir dans cette fatigante carrière ; il n'y a qu'elle qui puisse porter un homme à tout sacrifier, à se sacrifier lui-même au soulagement de l'humanité. L'espoir de faire en peu d'années une fortune rapide serait insuffisant, ou bien ne se réaliserait qu'aux dépens des pauvres voyageurs, qu'on ne manquerait pas de pressurer et de rançonner de toute manière. Hommage donc à cette religion bien-faisante, et honneur à ceux qui la pratiquent d'une façon si désintéressée !

Les pères ont quelques innocentes récréations : les uns exercent un métier ; d'autres s'occupent à l'étude, surtout à celle de l'histoire naturelle : le révérend père Murith a rassemblé un joli cabinet de minéraux,

et il complète actuellement ses collections de plantes alpines. J'ai trouvé dans le réfectoire une bibliothèque peu volumineuse, mais bien choisie ; on voit qu'elle a été formée par des gens instruits. Ces religieux ne sont point étrangers, malgré leur isolement, à ce qui se passe sur la vaste scène du monde ; ils lisent les journaux et les ouvrages périodiques : j'y vis le *Nouvelliste vaudois* et même les *Etrennes helvétiques* de 1801.

Après avoir décrit en détail le S^t Bernard et la route qui y mène, on serait surpris si je ne parlais pas du fameux passage de l'armée d'Italie, exécuté au mois de mai 1800, sous la conduite de Berthier et du premier consul. Je ferai observer d'abord que l'entreprise était des plus hardies ; qu'elle ne pouvait être projetée, et surtout qu'elle ne pouvait être exécutée que par un grand homme comme Bonaparte. La disette de vivres, l'âpreté du chemin, le manque de fourrage, les travaux qu'exigeait le transport de l'artillerie, la résistance à laquelle devaient s'attendre les colonnes en débouchant en Italie, tout était effrayant : si l'entreprise n'eût pas réussi, on l'aurait appelée gigantesque, téméraire et insensée. Cependant faisons-nous de justes idées des obstacles que l'armée de réserve eut à vaincre, et dépouillons cette expédition de tout le merveilleux dont les gazettes se sont plu à l'embellir. D'abord ces rochers, ces précipices dont on parle tant, n'existent point sur le chemin : jusqu'à S^t Pierre, il est praticable pour les voitures ; plusieurs voyageurs ont fait conduire les leurs jusque-là, c'est-à-dire jusqu'à trois lieues du couvent : de S^t Pierre au

S^t Bernard, il n'y a ni rochers, ni précipices, si ce n'est au sortir du bourg; encore n'est-ce autre chose qu'une montée roide et pénible. On a aussi fort exagéré le danger des avalanches : on doute qu'il en soit tombé une seule pendant la traversée; ou si ce phénomène eut lieu, il ne coûta la vie à aucun soldat. C'est donc une anecdote faite tout au plus pour embellir une planche du *Messenger boiteux*. Cette autre anecdote, où l'on représente Bonaparte fait prisonnier par un détachement autrichien, qu'il fait prisonnier à son tour, est une fable ridicule, à moins qu'elle n'ait été inventée pour persuader le soldat de la fortune du premier consul, dont la gloire n'a du reste pas besoin d'être rehaussée par des contes aussi peu vraisemblables. En effet, comment un détachement autrichien aurait-il pu pénétrer jusque-là, tandis que vingt mille hommes de l'armée de réserve étaient déjà en avant. Bonaparte ne passa la montagne que lorsque la majorité de ses troupes l'eut passée et eut pris ses positions. Le transport de l'artillerie offrait sans contredit de grandes difficultés; mais avec du temps et des bras la chose était praticable : on ne monta qu'une vingtaine de pièces de petit calibre : c'est au parc de Pavie, si mal défendu par Mélas, que Bonaparte trouva l'artillerie dont il se servit à Marengo. Comme on avait promis 800 et même 1000 livres de récompense à ceux qui traîneraient une pièce d'artillerie jusqu'au S^t Bernard, une foule de paysans d'Orsières, de Saint-Branchier, de Martigny, et de presque tout le Bas-Valais, accoururent avec des mulets : les hommes ne

manquaient donc pas ; le zèle manquait encore moins : mais ces pauvres gens en furent les dupes ; car , à l'exception de ceux qui traînèrent les deux premières pièces, pour lesquelles ils reçurent quelque gratification , les autres ne furent point payés ; aussi se hâtèrent-ils eux et leurs mulets de regagner leurs foyers, très-mécontents de la loyauté des commissaires français ; et craignant, puisqu'ils étaient là , qu'on ne les mît en réquisition pour aller plus loin. Mais ce qu'on ne peut assez admirer chez le premier consul , c'est d'avoir estimé tous ces obstacles à leur juste valeur , d'avoir fait faire à cette nombreuse armée une des marches les plus rapides dont il soit parlé dans l'histoire, d'avoir préparé de longue main les immenses magasins de biscuit et de fourrage, nécessaires aux troupes pour ce passage. Admirons aussi sa fortune : elle est étonnante. Si Mélas , au lieu d'aller courir comme un aventurier jusqu'à Nice et même jusqu'au Var , eût porté une partie de ses forces à Ivrée et dans le Val-d'Aoste , l'expédition de Bonaparte manquait ; une résistance de trois jours seulement le contraignait à repasser les Alpes et à se replier sur le Pays-de-Vaud. On alla en avant, parce que la résistance fut à peu près nulle : les Autrichiens n'avaient pas au-delà de 2000 hommes en ce moment pour garder la vallée ; et ce fut avec beaucoup de peine qu'ils parvinrent à réunir un corps de 4000 hommes de cavalerie pour opposer aux Français, lorsqu'ils débouchaient dans la plaine. Le fort de Bard est très-peu de chose ; on peut le tourner : d'ailleurs sa garni-

son était à peine de 400 hommes. Néanmoins les troupes eurent beaucoup à souffrir dans ce passage ; les chevaux manquèrent de foin , et depuis S^t Pierre ils étaient obligés d'aller chercher leur ration à Etroubles , à plus de trois lieues du S^t Bernard , dans la vallée d'Aoste. Quant aux soldats , ils recevaient à l'hospice une ration de pain et un verre de vin , et c'était assez pour passer outre. Ils bivouaquèrent en plusieurs endroits , et notamment près de S^t Pierre , au nombre de 12000 hommes : les forêts furent mises à contribution pour faire des feux ; heureusement elles sont vastes : les prairies dans lesquelles ils s'arrêtèrent furent tellement foulées , qu'on ne put y faire aucune récolte cette année-là. Le premier consul logea à Martigny , au prieuré des pères du S^t Bernard ; de là il alla coucher chez le curé d'Orsières : au S^t Bernard il prit quelque rafraîchissement , jeta un coup-d'œil sur le couvent , et s'en alla prendre gîte à Etroubles. Partout on fait les éloges de son humanité , de sa générosité , de sa douceur : on doit aussi reconnaître publiquement , à la louange de son armée , qu'elle observa pour lors une excellente discipline , et que le pays qu'elle traversa ne souffrit guère que les maux absolument inséparables du passage d'une grande armée.

Plus de 150,000 hommes ont passé au couvent dans l'espace de trois années. Qu'on juge par là des dépenses que les religieux ont dû faire ; outre cela ils ont eu dans l'hospice même pendant plus d'une année 600 hommes de garnison : cette longue visite pensa

leur coûter cher , en 1799 : les Autrichiens , au nombre d'environ 5000 , gravirent les montagnes , tournèrent l'hospice , et cherchèrent à enlever ce poste , ou du moins à lui couper toute communication avec les troupes qui étaient à St. Pierre ; on se fusilla toute la journée sur ces rochers ; mais d'un côté , les Français qui étaient dans le couvent , firent un feu si bien nourri de mousqueterie et de petite artillerie , qu'ils ne purent être forcés ; de l'autre , les troupes qui étaient à St. Pierre se portèrent si rapidement au secours de leurs frères d'armes , que l'ennemi prit le parti de se retirer. Comme on tirait de fort loin , la perte fut presque nulle de part et d'autre. C'était la première fois que les bons pères voyaient un pareil spectacle des fenêtres de leur couvent : j'espère que ce sera la dernière.

On donnait au couvent des bons pour les rations qu'il fournissait et à la garnison du St. Bernard , et aux soldats de passage. Berthier , pendant la courte durée de son ministère , vit que ces bons montaient à une somme énorme , et comprit que si l'on n'en acquittait au moins une partie , le couvent serait dans l'impossibilité de continuer aucune fourniture à l'armée qu'il allait conduire en Italie. En conséquence il lui fit payer un à-compte assez considérable à Lausanne. Ce rembours ne pouvait venir plus à propos ; car , à cette époque , les pères étaient dans le dénûment le plus complet.

A propos de la fusillade dont j'ai parlé entre les Français et les Autrichiens sur le sommet du S^t Ber-

nard, un muletier me raconta que précisément ce jour-là il montait avec un convoi de pain destiné à la garnison du couvent, et que les chasseurs tyroliens tiraient continuellement sur eux, du haut des rochers, avec leurs carabines. — Vous eûtes bien peur, lui dis-je. — Non, répondit-il naïvement; *nous n'avions peur que pour nos mulets : chacun d'eux valait dix-huit louis; et où aurions-nous trouvé de l'argent pour en acheter d'autres ?* Quand un homme est pauvre, il fait moins de cas de sa vie que de celle des animaux qui le nourrissent. Quel vaste champ pour la réflexion !

Sur la demande du premier consul, les conseils ont décrété qu'on élèvera sur le S^t Bernard un monument à la mémoire du général Desaix, tué à la bataille de Marengo : à ce monument (on ignore encore en quoi il consistera*) seront jointes des tables d'airain, sur lesquelles on gravera le numéro de toutes les demi-brigades composant l'armée de réserve, qui ont traversé la montagne pour aller en Italie : il paraît que le tout sera placé dans l'église du couvent, car un ingénieur est venu depuis peu prendre les dimensions de cet édifice ; mais il est si petit, qu'un tel monument y sera nécessairement mesquin : d'ailleurs, il ne sera point

* Ce monument est un bas-relief en marbre blanc de Carrare, représentant le général Desaix, tombé de cheval et mourant : il est soutenu par le général Lebrun, son aide-de-camp. C'est Moitte qui a sculpté ce marbre, et l'ingénieur Polonceau qui a été chargé de le transporter au S^t Bernard, en 1806.

(Editeurs.)

en vue , surtout pour les Français , qui vont assez rarement à l'église. Les Romains auraient éternisé leur passage par un obélisque, par un temple, ou par un arc de triomphe. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'à un quart de lieue de l'hospice, il se trouve un vaste rocher , absolument isolé, et qui s'appelle *Marenngo*. Cette conformité fortuite de noms ne semble-t-elle pas insinuer qu'on doit en faire la base du monument projeté ?

Toute l'Europe connaît l'arrêté du premier consul, par lequel il a affilié l'hospice du S^t Bernard avec ceux qu'il ordonne d'établir sur le Mont-Cenis et sur le Simplon. Il faut rendre justice à l'esprit d'humanité qui veut multiplier d'aussi utiles instituts , et qui ne pouvait leur donner un meilleur modèle que celui du S^t Bernard. Mais ici le premier consul voit peut-être trop en grand, et les réflexions suivantes portent à le présumer. 1^o Les pères du S^t Bernard préfèrent rester ce qu'ils sont, prévoyant qu'ils ne peuvent s'étendre qu'aux dépens de la discipline et de l'observation des devoirs que leur règle prescrit. — 2^o La Cisalpine et le Piémont n'ont point encore songé à faire les fonds, produisant net les 20,000 livres de rente dont l'arrêté les charge ; et les 40,000 promises par la France en deux paiements n'ont point été versées jusqu'à ce jour. — 3^o Quand cet argent serait là , cet établissement ne peut être mis en activité pour le 30 germinal prochain (20 avril), puisqu'il faut bâtir, et qu'avant une année au moins, un bâtiment neuf ne peut être habité, sans un danger imminent pour la santé des

religieux. — 4° Le décret veut que chaque hospice ait quinze pères : mais où en trouver quarante-cinq ? l'ordre ne compte pas aujourd'hui le quart de ce nombre ; et quoiqu'on l'ait nominativement excepté de l'arrêt qui défend aux corporations religieuses de recevoir des novices , il n'en reçoit point par le fait , personne depuis la révolution ne s'étant présenté pour y entrer. — 5° De longtemps ils ne pourront se recruter , l'académie de Sion , où les novices faisaient leurs études , étant dans une désorganisation complète. Enfin les pères actuels sont presque tous malades , et ont besoin d'aller changer d'air dans la plaine : ils attribuent le dérangement de leur santé , moins encore aux peines physiques et morales qu'ils ont éprouvées depuis trois ans , qu'à l'infection occasionnée par le séjour des troupes françaises dans le couvent : tout , jusqu'au réfectoire , était aussi sale qu'une écurie ; ils ont employé plusieurs semaines à nettoyer l'hospice.

Il ne faut pas croire que ce soit la première fois que le S^t Bernard ait été le chemin d'une armée : l'histoire ancienne et celle du moyen âge font mention de plus d'une entreprise pareille. Je ne déciderai point si Annibal y a passé avec son armée , comme le prétendent Pline , Ammien Marcellin , etc. ; et si c'est du nom latin des Carthaginois (*Poeni*) qu'est dérivé celui d'Alpes-Poenines , que porta longtemps cette chaîne ; mais il est certain que les Romains , vainqueurs des Gaules et d'une partie de la Germanie , y firent une voie militaire ; et que toutes les légions qui se por-

taient de Milan sur Mayence suivaient cette route, bien détaillée dans l'*Itinéraire d'Antonin*. L'armée de Cæcina, l'an 69 après J. C., ayant défait les Helvétiens à Windisch (*Windonissa*), et étouffé la rébellion d'Avenches par le supplice de Julius Alpinus, rentra précipitamment en Italie par le S^t Bernard, au milieu de l'hiver. Tacite est exprès sur la circonstance de la saison, si peu favorable à un tel voyage (*Penino sub-signanum militem itinere, et grave legionum agmen hybernis adhuc Alpibus traduxit*). Une armée de Lombards, commandée par Thaloard, passa le S^t Bernard en 574, et vint se faire battre entre Bex et Aigle par les troupes de Gontran. Quand Charlemagne fit sa brillante expédition au-delà des monts, pour renverser le trône des Lombards, il rassembla à Genève une puissante armée, qu'il divisa en deux corps : à la tête du premier, il entra en Italie par le mont Cenis; et son oncle Bernard conduisit le second, fort de plus de 30,000 hommes, par la route des Alpes-Pœnines, dans le courant de mai de l'an 755 : celui-ci n'eut pas seulement à combattre les obstacles naturels, mais il trouva tous les défilés du S^t Bernard et de la vallée d'Aoste fortifiés et défendus par les Lombards; et ce ne fut qu'après plusieurs combats opiniâtres, qu'il parvint à se réunir à son neveu, dans les environs de Turin. Quelques savants prétendent que c'est en mémoire de ce passage de l'oncle de Charlemagne, que le mont Jou prit le nom de *Bernard*. — Durant les longues guerres qui ensanglantèrent le dixième siècle, divers corps d'armée bourguignons, italiens, sarrasins,

passèrent d'Italie en Valais, et du Valais en Italie, par la porte du S^t Bernard (*ostiolum*). En 1160, une des armées de Frédéric Barberousse, commandée par Berthold IV, duc de Zähringen, pénétra également dans les plaines cisalpines par le S^t Bernard, qu'un chroniqueur appelle le *chemin de Jules César*, ou le *Mont Jou*. Enfin, dans la guerre de Charles de Bourgogne contre les Suisses, en 1476, une colonne de 2000 Italiens franchit le S^t Bernard pour venir au secours du duc; mais à peine descendus dans le Valais, ils furent battus par les habitants du pays, qui en tuèrent 1500. Depuis cette époque, les Suisses ayant formé et exécuté le beau plan de neutralité qui a fait si longtemps leur bonheur, cette montagne n'a servi de chemin militaire à aucune puissance pendant plus de trois siècles; la mémoire des passages précédents était comme effacée; le commun des hommes croyait l'Italie inattaquable par cette route, et Bonaparte est venu le détromper.

Après toutes ces digressions, il est grand temps de revenir à notre voyage. Arrivés à l'hospice, les religieux nous reçurent avec leur politesse accoutumée, et nous offrirent tout de suite du pain, de l'eau de cerises et de l'excellent vin: à midi, nous dînâmes avec eux au réfectoire; le repas fut simple, mais tout était bien apprêté; il consistait en harengs, pommes de terre, fromage, *vacherin* et fruits secs d'Italie. La conversation fut variée et instructive. Ils voulaient nous retenir, sous prétexte que sur le soir la montagne serait mauvaise: mais après avoir remercié ces

bons pères de leur touchante hospitalité, nous prîmes congé d'eux sur les trois heures, pour redescendre au bourg de S^t Pierre. Il faisait une chaleur excessive ; la neige nous éblouissait encore plus que le matin , et comme elle était ramollie par le soleil , nous enfoncions et bronchions à chaque pas , et nous nous amusions de nos chutes , parce qu'elles n'avaient rien de dangereux. Enfin , après trois heures et demie de fatigue, nous nous retrouvâmes à notre auberge du *Cheval blanc* , très-satisfaits de cette course.

Le 4 avril nous quittâmes S^t Pierre de grand matin , et nous revînmes coucher à Martigny : rien de nouveau ne se présenta à nos regards dans cette marche rétrograde , à l'exception de quelques troupes de contrebandiers, que nous rencontrâmes d'espace en espace. Ce sont des Piémontais, qui viennent acheter du tabac à Martigny, pour le transporter en Italie ; comme il y a cent pour cent à gagner par ce commerce frauduleux , le besoin engage quantité de gens à s'y livrer. On les rencontre mal habillés, les pieds nus , et portant sur leur tête une charge énorme. Ils traversent le S^t Bernard et gagnent S^t Rémi, sans éprouver d'autres difficultés que celles de la nature ; mais à S^t Rémi ils sont obligés, pour éviter les douanes, de se jeter dans des forêts et de gravir des montagnes impraticables à tout autre qu'à eux : c'est ordinairement pendant la nuit qu'ils cheminent : il ne m'a pas paru qu'ils fussent armés. Quand les douaniers peuvent les atteindre, ils les arrêtent et les fusillent à la moindre résistance : c'est acheter bien cher un

morceau de pain ; mais à quoi ne contraint pas la misère ?

La pluie nous retint tout un jour à Martigny ; pendant les petits intervalles de beau, nous visitâmes le bourg et la contrée environnante. Le premier est assez considérable ; mais les maisons sont généralement mal bâties ; plusieurs sont pires que le château dont il est parlé dans *Candide* , car elles n'ont ni portes ni fenêtres. On voit partout les traces d'une extrême malpropreté. Les environs sont rians ; la plaine offre des vergers et des prairies, la colline des vignes et des châtaigniers : le sol est communément très-bon , et n'exige que peu de culture. Mis en valeur par des mains plus industrieuses, ces districts seraient comparables aux meilleurs quartiers du Pays-de-Vaud. Il y croît du vin rouge et du blanc ; mais on ne met pas assez de soin à le faire ; aussi n'est-il pas de garde. Le plus estimé est celui qui porte le nom de *la Marque* : il a le goût de pierre à fusil, et est extrêmement violent et capiteux : les gens du pays en font plus de cas que les étrangers, qui n'en boivent que par curiosité. Martigny est l'entrepôt momentané de toutes les marchandises qui passent de Suisse en Italie, et d'Italie en Suisse, par le S^t Bernard ou par le Simplon : le commerce de commission y paraît fort actif, et occupe lucrativement nombre de personnes.

L'objet le plus curieux des environs est le château de la Bathie , situé sur un rocher très-escarpé, tout près de Martigny, mais de l'autre côté de la Dranse ; on y voit une superbe tour ronde très-bien conservée,

ainsi qu'une portion des murs de l'enceinte et de la place d'armes. Un escalier souterrain conduisait du château à la rivière, pour en tirer l'eau nécessaire à ses habitants; il est maintenant obstrué de débris, et l'on ne peut plus y descendre. Avant l'invention de l'artillerie, ce fort était très-important, et commandait toute la vallée : c'est un des vieux châteaux les mieux conservés qu'on voie dans le Valais, et l'on peut y prendre une idée de l'architecture militaire du neuvième ou dixième siècle. Tour à tour occupé par les rois de la petite Bourgogne, par les évêques de Sion, par les comtes de Savoie, il fut souvent ensanglanté, pris et brûlé : maintenant il est abandonné; mais il est si solidement construit, que ni les ravages du temps, ni les fureurs de la guerre, n'ont pu le renverser; et il est encore un des plus beaux ornements de la contrée. Nos annales font mention de plusieurs combats livrés dans son voisinage; mais le plus fameux est celui que Galba, lieutenant de Jules César, soutint dans un camp retranché, dont on voit encore quelques légères traces près de Martigny. Les Sédunois et les Vêragres (les habitants du haut et du bas Valais) vinrent l'y assiéger avec des troupes nombreuses; il risqua d'y être forcé; et ce ne fut qu'après des prodiges de valeur, qu'il repoussa ces courageux montagnards dans leurs Alpes. On peut lire, au commencement du troisième livre des *Commentaires de César*, tous les détails de cette guerre, bien plus honorable sans doute pour les Valaisans qui défendaient leur liberté, que pour les Romains qui voulaient les asservir. Mais on

ne peut s'empêcher d'observer dans le récit de César, que les Valaisans de son siècle avaient le même caractère que ceux du nôtre, même horreur pour l'esclavage, même genre d'attaque tumultueuse et sans ordre, même valeur aveugle et téméraire. Aussi la discipline romaine eut le dessus; et l'on ne saurait trop répéter aux peuples des Alpes qu'inutilement ils sont braves et jaloux de leur indépendance; tant qu'ils n'auront pas une tactique régulière et un plan raisonné d'attaque ou de défense, ils succomberont toujours sous un ennemi mieux discipliné.

La vue dont on jouit du haut de la Bathie est très-remarquable; elle se prolonge fort au loin dans le Haut-Valais sur les deux rives du Rhône: elle est diversifiée par une foule d'aspects singuliers, et par les ruines pittoresques de plusieurs tours et châteaux, plus ou moins vastes et plus ou moins dégradés, perchés sur les rocs et les collines de cette intéressante vallée.

Martigny est l'ancien *Octodorum* des Romains, qui, rebâtie après que Galba l'eut brûlée, obtint les mêmes privilèges que les villes du Latium. Vers la fin du second siècle, elle prit le nom de *Forum Claudii Vallensium*; elle devint ensuite le siège de l'évêque du Valais, et par conséquent la capitale de ce pays: mais les malheurs de la guerre que les Lombards portèrent dans le Valais, lui firent perdre cette suprématie, dont la ville de Sion jouit dès lors. Des inscriptions, des milliaires, des médailles, et les écrits de plusieurs auteurs, à commencer par Jules César, attestent ce

qu'elle fut autrefois : maintenant, comme Avenches, Orbe, Windisch et Augst, elle n'a plus que de faibles vestiges et de tristes souvenirs de son ancienne splendeur.

Sic transit gloria mundi.

L. B.

LE CUL-DES-ROCHES.

Ce que le marquis de Pezay disait de la cascade de Pissevache, peut aussi à juste titre se dire du Cul-des-roches : *le nom est ignoble, mais la chose ne l'est pas*. A un quart de lieue à l'occident du Locle, sur la frontière qui sépare le pays de Neuchâtel de la France, paraissent de superbes rochers qui ferment le bassin : à leur pied se rassemblent les eaux de tous les environs. Deux massifs pittoresques, composés de couches remplies de coquillages pétrifiés, forment un large et vaste rempart, dont le sommet est frangé par une lisière de sapins de tout âge et de toute taille, et dont les assises en portent çà et là des files plus ou moins nombreuses. Ces deux massifs sont joints l'un à l'autre par un banc de roches calcaires beaucoup plus bas, mais qui a cependant 770 pieds de haut, sur une base à peu près d'égale largeur. Ce banc est le point le moins élevé de la chaîne, et domine de l'autre côté un vallon assez profond, dont le niveau est inférieur à celui du flanc opposé, où se rendent les eaux du Locle et des alentours. En 1788, on tenta d'ouvrir par ce point (là où la roche paraît fendue jusqu'à la moitié)